



---

Review

Reviewed Work(s): Naissance du chômeur 1880-1910« L'Évolution de l'humanité » by Christian Topalov

Review by: Patrick Gaboriau

Source: *Cahiers Internationaux de Sociologie*, NOUVELLE SÉRIE, Vol. 100, LANGAGES, SYMBOLIQUES, REPRÉSENTATIONS (Janvier-Juin 1996), pp. 171-173

Published by: Presses Universitaires de France

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/40690667>

Accessed: 05-09-2023 16:40 +00:00

---

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

*Presses Universitaires de France* is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Cahiers Internationaux de Sociologie*

un sas protecteur de l'ensemble des agressions qu'ils vivent dans le reste de la société. Mais il ne peut pas être considéré comme un lieu de production d'identité sociale qui s'imposerait à l'extérieur.

Philippe BATAILLE.

*Université de Lille III*  
 et CADIS, EHESS  
 54, boulevard Raspail, 75006 Paris.

Christian Topalov, *Naissance du chômeur 1880-1910*, Paris, Albin Michel, « L'Évolution de l'humanité », 1994, 626 p.

Qu'est-ce qu'un chômeur ? Cette question sera posée à maintes reprises, pendant trente ans, de 1880 à 1910. Avec minutie et abondance de détails, Christian Topalov retrace, pourrait-on dire, l'archéologie du terme « chômeur » et d'autres qualificatifs qui lui sont proches ou associés : « sans travail » (*out of work* ou *idle* aux États-Unis), etc. Il en recherche les usages et représentations. En comparant trois situations – à Paris, Londres et New York –, il montre comment se dessinent des univers mentaux qui vont conduire à la conception actuelle du salarié privé d'emploi ; d'un point de vue plus large, il recherche comment les réformateurs sociaux, les fonctionnaires des administrations du travail, les juristes, les sociologues, etc., en sont venus à penser dans les cadres qui nous sont présentés. Qu'est-ce que, socialement, cette mise en forme du problème supposait et impliquait ?

Les six parties du livre présentent le « problème », les « acteurs », les « mots », les « classements », les « chiffres », et le « tournant » que constitue le début du xx<sup>e</sup> siècle. Elles sont suivies de Notes (114 p.), d'une Bibliographie (58 p.) et d'un Index des noms propres (9 p.). Le plan est présenté de façon succincte en début d'ouvrage, et à la fin de ce livre volumineux, figure une Table des matières plus détaillée. A noter : en cours d'ouvrage, les titres des parties disparaissent pour laisser place à des subdivisions en 14 chapitres (ce qui ne gêne en rien le lecteur).

Les réflexions de Christian Topalov prolongent celles, sur le même thème, abordées par Robert Salais, Nicolas Baverez et Bénédicte Reynaud qui publiaient, en 1986, un ouvrage au titre proche, *L'invention du chômage*<sup>1</sup>. Au xix<sup>e</sup> et au début du xx<sup>e</sup> siècle, l'emploi salarié est irrégulier, le travail saisonnier. L'ouvrier est mobile, souvent recruté pour une tâche unique ; il se rend sur les grands chantiers et revient dans sa région natale lorsque l'industrie est frappée par la crise. Cette situation précaire donne une liberté relative à l'ouvrier ; l'entraide populaire supplée à ses pratiques absentéistes, et l'organisation familiale ouvrière, notamment les « petits travaux » féminins, à son manque d'argent. Les réformateurs sociaux estiment ce fonctionnement social intolérable ; il s'agit pour eux de favoriser la mobilité urbaine et de stabiliser la main-d'œuvre. La distinction entre le « bon » et le « mauvais » pauvre – entre l'ouvrier privé de travail et la masse indistincte du salariat instable –

1. Robert Salais, Nicolas Baverez et Bénédicte Reynaud, *L'invention du chômage. Histoire et transformations d'une catégorie en France des années 1890 aux années 1980*, Paris, PUF, 1986 ; on pourra lire aussi l'article de Bénédicte Reynaud-Cressent, L'émergence de la catégorie de chômeur à la fin du xix<sup>e</sup> siècle, *Economie et statistique*, n° 165, avril 1984, p. 53-63.

favorisera cette perspective. Le « mauvais » sera le vagabond ou *tramp*, qui n'obéit pas à la norme de régularité de l'emploi ; au contraire, le « chômeur » deviendra un travailleur stabilisé, qui a des droits et des devoirs et à qui de nouvelles solutions vont s'appliquer. En ce sens, le chômage est une « invention » qui suppose une nouvelle conception du travail.

Christian Topalov s'intéresse longuement à l'organisation de la Conférence internationale du chômage, tenue à Paris en 1910 ; il donne le détail de la trajectoire sociale des membres des sections nationales françaises, anglaises et américaines – les « spécialistes » ou « experts » qui se réfèrent à la « science » –, d'où se trouvent mis à l'écart les organisations ouvrières et le monde de la charité.

L'analyse lexicale, effectuée notamment à partir d'une étude des dictionnaires qui s'étend du xvii<sup>e</sup> au premier tiers du xx<sup>e</sup> siècle, m'a particulièrement intéressé. (L'auteur consulte 90 dictionnaires français, et davantage encore de dictionnaires anglais/américains, ce qui explique que son étude soit si documentée.) Alors qu'au xix<sup>e</sup> siècle, les termes « chômer » et « chômage » recouvrent un sens très large, comme le repos du dimanche ou du lundi, la grève, la maladie, etc., au tournant du siècle, ce vocabulaire se rapproche de son sens actuel. Par exemple, la connotation religieuse contenue dans le terme « chômer » – en raison d'une fête solennelle –, disparaît. Le travail de redéfinition des réformateurs sociaux sera repris par les juristes, les hommes politiques, les leaders ouvriers. Pour secourir et administrer, il convient de classer et distinguer. La notion de « pauvres » est trop large. Sous couvert d'objectivité, la méthode statistique – avec ses tableaux, graphiques et lois – éclairera le terme de chômeur qu'elle instaure. Une « bataille des mots » imposera la notion de « chômeur involontaire », « indigent valide » ou « pauvre méritant » adapté au travail et appartenant à la « classe laborieuse », « travailleur sans travail, privé de ressources sans être un pauvre » (p. 195). On passera du monde de la philanthropie à celui de l'expertise. « On se demandait auparavant : "Qu'est-ce qu'un pauvre ?", on se demande désormais : "Qu'est-ce qu'un travailleur ?" Le regard se déplace des taudis et des familles aux ateliers et aux formes de l'emploi » (p. 216). Va s'imposer une conception du chômage qui, au départ, va à l'encontre du sens commun et des représentations ouvrières.

Il est impossible de retracer ici les analyses minutieuses relatives à la transformation des points de vue et à l'élaboration progressive de la notion de « chômeur » puis de « chômage ». Cela suppose un ensemble de conceptions qui se sont formées peu à peu dans des cadres conflictuels. Ainsi, pour penser le phénomène du chômage à l'échelle nationale, il fallait sortir des niveaux local et professionnel ; la distinction entre actifs et inactifs supposait une définition de la « profession », activité rémunératrice... Les institutions jouent un rôle central : l'attribution de droits sociaux favorise un « modèle de norme objectivée ».

Tout au long de ce livre convaincant, la réflexion s'appuie sur de nombreux exemples et illustrations. Selon Christian Topalov, qui s'en tient à l'objet « chômage », il n'y a pas nécessairement une antériorité logique des faits sur les représentations sociales ; les représentations contribuent aussi à définir et à construire ce qui prend ensuite l'apparence de faits objectifs. Cela serait-il généralisable ? Le fait social serait-il l'imposition d'une norme de pensée intériorisée et justifiée par des objectivités ? Je me suis posé des questions en rapport avec la comparaison de la France, de l'Angleterre et des États-Unis : comment se fait-il que les cadres de pensée en rapport avec

le phénomène étudié passent si souvent par des étapes semblables dans les trois pays ? Les milieux créateurs de sens, appelons-les dominants, seraient-ils soumis à des normes mentales ou sociales ? S'agit-il plus simplement de phénomènes d'emprunt ?

Le grand mérite de ce livre est de nous rappeler que les mots ont leur histoire et que le ou les sens qu'ils revêtent aujourd'hui montrent l'état et l'aboutissement présents de conflits et de rapports de force. Ce travail épistémologique dissèque une catégorie actuelle du sens commun, et il n'est pas sans ironie de constater que les formes stables de salariat, d'abord imposées aux milieux ouvriers, sont aujourd'hui revendiquées par l'ensemble des « travailleurs ». La norme sociale imposée fait un retour et s'érige en revendication... On pense aussi à nos « réformateurs sociaux » actuels, qui s'attachent à définir une nouvelle version du salariat et à constituer un problème pour dire ce qu'ils nomment « la crise » : cette optique supposerait une autre vue du travail et des loisirs, des occupations et de l'inactivité, du temps rémunéré ou non... Me vient à l'esprit que cette construction qui s'ébauche sous nos yeux et dont nous commençons à peine à trouver les mots pour la constituer, reprend quelques dynamiques sociales que Christian Topalov a brillamment élucidées.

Patrick GABORIAU.

*Laboratoire d'Anthropologie urbaine*  
CNRS, 27, rue Paul-Bert  
94204, Ivry-sur-Seine Cedex.

Josette Coenen-Huther, *La mémoire familiale*, Paris, L'Harmattan, « Logiques sociales », 1994.

S'il est un thème sociologique où la méthode des récits de vie est pertinente, c'est bien l'approche du temps, de la durée, de l'évocation du passé. Le recueil des témoignages de ceux qui assurent, au plan familial, la continuité entre les générations constitue un matériau indispensable, à condition de dépasser l'aspect anecdotique dont sont friands journalistes ou romanciers. La démarche de Josette Coenen-Huther se situe dans une tout autre perspective : « explicative » et « classificatoire », comme la décrivaient D. Desmarais et P. Grell ou, comme l'indiquait Halbwachs, une démarche de « reconstruction d'une rationalité », « enveloppée par les circonstances d'une vie individuelle ». Le thème de la mémoire familiale se situe dans la continuité des travaux précédents de l'auteur, dont on connaît les importantes contributions aux recherches effectuées par l'équipe de sociologie de la famille à Genève, animée par Jean Kellerhals. Une telle démarche sociologique se fonde sur une réflexion longuement mûrie concernant l'évolution des structures et des relations familiales, l'enchaînement des générations, les transformations du lien social.

Le point central du livre se situe à l'intersection des images du passé et du regard posé sur le présent et l'avenir, analysés au moyen du « révélateur » que constitue la vie familiale et conjugale actuelle des acteurs ; le marquage de la mémoire par l'expérience du vécu familial sert de principe organisateur qui permet à l'auteur de définir et de décrire des « types idéaux » de mémoires qui interagissent à leur tour avec les attitudes développées dans le quotidien. Faut-il souligner la pertinence du sujet choisi à un moment de l'histoire sociale (et donc des préoccupations de nos sociétés, auxquelles les chercheurs n'échappent pas) où les problèmes de la transmission et de la continuité, des nouvelles